

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 17

Artikel: Les recrues
Autor: Black
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 Pour l'étranger, 20 cent.

Les recrues.

Depuis quelques jours, les rues de notre ville retentissent des marches guerrières de la fanfare du bataillon de recrues caserné à la Ponthaise et qui, entré dans la période d'inspection, s'en va chaque jour faire la petite guerre et le service en campagne aux environs de Lausanne.

C'est un vrai plaisir que de le voir rentrer, ce bataillon, et, dans ces jeunes soldats déjà bronzés et portant allégrement la pesante tenue de campagne, on ne reconnaîtrait guère les gauches recrues d'il y a six semaines, baguenaudant en ville, les bras ballants, les jambes flasques, le ceinturon sous les bras et le képi sur la nuque.

Disons-le tout de suite, hélas, cette transformation ne s'obtient pas toujours facilement, et nécessite pour les recrues bien des sacrifices et des ennuis. Pour certains individus peu doués, je conviens même que ce premier service militaire ne doit pas représenter l'idéal du bonheur ici bas. Mais malgré cela, et au risque de me faire contredire par beaucoup de monde, je prétends que l'école de recrues (comme simple soldat) est encore, de tous les services militaires, celui qui vous laisse les plus jolies impressions et les souvenirs les plus agréables.

Le militaire, en général, a du reste ceci d'excellent, qu'une fois le service fini, on oublie les fatigues et les ennuis supportés pour ne se souvenir que des moments agréables qu'on y a passés.

Il n'y a, en somme, dans cette terrible école de recrues, que les dix ou quinze premiers jours qui soient vraiment désagréables, alors qu'ahuris et hébétés par leur nouveau genre de vie et la crainte de la première punition, les pauvres diables de recrues tressaillent à chaque sonnerie et passent leur temps libre à changer de tenue et à n'être jamais prêts à temps. Mais au bout de la seconde semaine, quel changement, bon Dieu, et avec quelle désinvolture superbe vous entendez l'avocat, l'ouvrier, l'employé, ou le paysan de la veille parler *garde, jour, planton, consigne, ration, salle de police, etc., etc.*, comme s'ils n'avaient jamais fait que cela de leur vie.

Un des principaux mérites de l'école de recrues est, à mon avis, de donner à nos jeunes soldats une leçon de vraie démocratie et de patriotisme, plus profitable, je crois, que toutes les phrases les plus redondantes de nos orateurs politiques. Les différences de castes, de positions sociales, s'effacent vite et semblent mesquines pendant cette vie au grand air, remplie de travaux et de fatigues corporelles

dont tout le monde doit prendre sa part. Aussi quelle égalité parfaite règne devant la gamelle pleine ou la crainte d'arriver trop tard à l'appel dans les chambres !

L'école de recrues est dans ce sens encore plus caractéristique que les services cantonaux. Mêlant dans ses rangs le Vaudois bon enfant, le Valaisan naïf et le Genevois *faiseur de montures* et spirituel, elle leur apprend mieux à se connaître, à s'estimer et à se pardonner leurs petits défauts respectifs, que le fera jamais le plus beau discours de cantine.

En outre, de ce côté patriotique de la question, l'école de recrues fortifie le citadin anémique, rend presque svelte le laboureur pesant, et surtout, mais surtout, vous donne un de ces appétits et une manière de voir tout en beau qu'on ne retrouve jamais depuis. Je me souviens encore que, me trouvant de passage (en civil) dans la localité où j'avais passé mon école militaire et la tête toute pleine du souvenir de certaines tommes de chèvre idéales servies par une petite bonne qui avait fait notre conquête à tous, je résolus de renouveler un de ces délicieux repas que nous faisions pendant le repos. J'entrai donc dans la bienheureuse auberge et j'eus la chance d'y retrouver encore la charmante petite bonne qui, à mon grand désappointement, ne daigna pas même me reconnaître. Alors, me montant l'imagination, je commandai une de ces fameuses tommes et je me mis à la dévorer en chantonnant, comme dans le bon temps : « *Et qu'en marchant, et qu'en marchant, chacun redise....* »

Savez-vous ce qui m'arriva ? La tomme me fit abominablement mal à la tête et j'aperçus de plus avec horreur que la délicieuse bonne avait deux dents de devant absentes et certains chaussons de lisière qui me donnent encore froid au dos en y pensant.

Quand l'école de recrues n'aurait pas d'autre mérite que de faire trouver toutes les femmes jolies et passer les mets les plus indigestes, ce serait bien quelque chose, et il me semble qu'on ne saurait la critiquer.

Si, étant encore enfant, je n'ai pas critiqué l'école de recrues, je dois cependant avouer qu'à cette époque, la première fois que je vis des recrues suisses, elles me firent une triste impression. Pour moi, à cet âge, un militaire devait être un homme très grand, très beau et surtout aussi moustachu que dans les gravures et feuilles de portraits d'après

lesquelles j'avais formé mon jugement. Aussi fus-je très désappointé devant toutes ces figures imberbes. Eh bien, l'autre jour, en voyant rentrer le bataillon harrassé et poussiéreux, je me disais au contraire que si jamais ces jeunes soldats avaient à défendre leur pays contre autre chose que les traditionnelles *chevillières* de « l'ennemi simulé » toujours battu, ils risqueraient aussi bravement leur peau que les héros les plus barbus d'Horace Ver-net et autres.

C'est dans l'espoir que nous n'aurons jamais à faire cette triste expérience, que je termine mon article, en souhaitant bon retour dans leurs foyers aux recrues de ce détachement, et bonne chance à ceux qui viendront passer leur école à Lausanne.

BLACK.

La chanson du canton de Vaud.

Un de nos abonnés nous demande si cette chanson, que tous les Vaudois savent par cœur :

Chantons notre aimable patrie,
Chantons cette terre chérie, etc.

est antérieure à la jolie romance de Châteaubriand :

Combien j'ai douce souvenance,
Du joli lieu de mon enfance, etc.,

qui se chante sur le même air. Il désire savoir, en un mot, si le doyen Curtat, auteur de la chanson du *Canton de Vaud*, l'a adaptée à l'air dont nous parlons, ou si celui-ci a été fait pour ses couplets.

Voici ce qui en est de ces deux morceaux.

Dans un voyage que Châteaubriand fit en Auvergne, en 1805, il entendit pour la première fois cette mélodie et en fut si frappé, qu'il improvisa sa délicieuse romance. Elle parut d'abord au commencement de ce siècle, sous le titre du *Montagnard émigré*, puis l'auteur l'inséra dans son roman: *Aventures du dernier des Abencérages*, où elle servit à exhiler les regrets du chevalier Lautrec, un de ses héros. Cette jolie inspiration, au dire des littérateurs et des poètes, n'a point d'égale en ce genre.

Vers 1810, H. Curtat, alors pasteur de Lausanne, fit ses couplets sur le *Canton de Vaud*, en s'inspirant de la mélodie que Châteaubriand venait de rendre populaire, et il les chanta pour la première fois dans un banquet académique, le 23 avril de la même année.

Pour expliquer cette circonstance, il est bon de rappeler qu'à cette époque, les deux premiers pasteurs de Lausanne faisaient, de droit, partie de notre ancienne Académie, et que M. H. Curtat était l'un de ceux-ci. Les cérémonies académiques se terminaient ordinairement par un joyeux repas.

M. le ministre C., à Lausanne, à qui nous avons demandé quelques renseignements à ce sujet, a bien voulu nous communiquer un ancien manuscrit renfermant la chanson du doyen Curtat, telle qu'elle fut chantée au dit banquet; et nous y avons remarqué ce couplet que n'ont jamais donné nos divers recueils de chants nationaux :

Sur le déclin de la lumière,
Les moutons gagnent leur chaumière,
L'agneau cherchant, dans le hameau,
Sa mère,
Dit en bêlant : Canton de Vaud
Si beau !

L. M.

Les prisons russes.

Un journal fait ressortir le contraste entre le prochain couronnement du tzar, où se dépenseront des sommes folles, et le délabrement des finances publiques qui ne permet pas d'accorder au ministre de la justice une misérable allocation de 12 millions qu'il réclame depuis six ans pour rendre à peu près habitables les prisons russes.

Insuffisantes depuis 20 ans à contenir seulement la moitié des prévenus ou des condamnés qu'on y empile comme des harengs, ces prisons sont devenues aujourd'hui, tant à cause du mouvement de la population qui s'est accrue de 10 millions de sujets, que par suite de la multiplication des délits politiques, de véritables enfers pratiques, rendant superflue la peine de mort.

Le typhus, le scorbut, les fièvres et la folie se chargent, en effet, de débarrasser aussi sûrement que la corde du bourreau, le gouvernement moscovite des sujets gênants ou désagréables.

Ainsi, en 1878, dans le cours de 4 mois, sur les 500 détenus de la prison de Kharkoff, 200 moururent du scorbut. A Kieff, la prison était un foyer de fièvres typhoïdes. En un mois, les décès se comptaient par centaines, et de nouvelles recrues arrivaient pour remplir les vides et prendre la place de ceux que la mort avait moissonnés.

Quant à ceux qui ne meurent pas, le régime auquel les soumettent la brutalité et l'avarice des chefs et des geôliers est tel, qu'ils en arrivent à considérer les bagnes redoutés de la Sibérie et le travail des mines comme un paradis et une délivrance à côté de toutes les tortures physiques et morales que le manque d'air, les miasmes infectieux, la mauvaise nourriture et l'inaction forcée leur font endurer.

Lè lottès.

On Savoyâ que l'avai fé on bon coup de felâ pè Meleria, n'avai pas tot vendu son pesson aou martsî dè Vevâ; lai in restâvè onna bouna panerà que volliâvè allâ vindrè pè Metru, iò lai a praou étrandzi que l'ant dè la mounia et que l'âmant lè bons boccons.

Ye met sa croubelia dè lottès su se n'épaula et lou vaiquie parti daou coté dè La Toi. Mâ fasai tsaud et pu l'allâvè daou coté daou sélaou; son épaula lai fasai mau; soffiâvè coumin on baou et lè gottès lai regattâvant avau lou moua, que l'irè onna bènédiquon. Mon dzegno s'arreta din onna pinta po bâire dou déci, et trova quie lou tenolier que lou cognesâi et que lai prêta onna lotta po porta pie facilamin sa croubelia dè lottès.

— « Eh bin, se dit lou Savoyâ, po lou servico que te mè fâ, tè bailleri in rapportin ta lotta, po onna bouna frecacha dè lottès, que te porri in fère onna regalarda avoué ta fenna et ta marmaille. »

Mâ sâlu la lotta ! sâlu lè lottès ! Lou gaillâ fe coumin Malbrouque, ne revint pas.

On demâ que l'ire lou martsî dè Vevâ, noutron tenolier que pinsâvè adi à la lotta et ài lottès, roudanâvè avoué sa fenna su la granta plièce, et in banbanin per lè rintsès dâi fennès po atsetâ dâi z'ugnonns, daou porrà et autrou jerdinadzo, l'aveza on